



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre XXVII. Dresde, 21 Septembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52677](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52677)

bien & duement cachetées à votre adresse.

Il ne compte point revenir ici, & il espere l'ambassade de Suede.

Les mouvemens qui vont se faire dans les diplomaties par le vuide de M. d'Adhémar, ne pourroient-ils pas me ménager quelque chose de plus agréable & de moins précaire qu'une commission non avouée, naturellement finie avec la vie d'un ministre qui court à la mort? J'espere que votre amitié ne s'endormira pas. Franchement on pourroit faire plus mal. Si vous vous donnez la peine de relire mes dépêches, actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens que me donne ma position nébuleuse, vous ne ferez pas mécontent de ma correspondance. Et par exemple depuis que Selle a fait paroître l'histoire de la maladie du Roi, j'ai la satisfaction de voir que je vous ai parfaitement instruit. Il est vrai que sous le feu Roi, à la fin d'un si long regne, on savoit à qui s'adresser, & que maintenant il faut découvrir quelles seront les nouvelles portes auxquelles il faudra frapper. Mais je crois avoir passablement peint les hommes & les choses. Eh! que ne pourrois-je pas en ce genre; que ne découvrerois-je pas si j'étois accredité?

LETTRE XXVII.

Dresde, 21 Septembre 1786.

Je vous ai entretenu plusieurs fois, & notamment dans mes numéros XI & XIX, de ce

Boden. Je ne puis que m'en référer à ces mêmes signalemens & détails.

Quant au nommé Dufour, dont le vrai nom est Chauvier, & qui a été garçon perruquier en France, si je l'avois cru important, je vous en aurois parlé plutôt, & même à fond; car c'est une des voies détournées que m'avoit indiquées le prince Henri. Certainement il avoit du crédit sur le Prince de Prusse: ce crédit tenoit, 1^o. à la persécution du feu Roi, qui l'avoit chassé; de sorte que, pour le faire revenir, il a fallu lui donner le nom de Dufour, qui est celui d'une famille de la Colonie Françoisse; 2^o. à l'ennui; il dînoit souvent en tête-à-tête avec le Prince; & même il est arrivé dans les derniers tems à l'ennuyé présomptif, de lui dire très-sèchement: TAIS-TOI. Dufour étoit un de ceux avec qui je devois me lier, si le Roi eût vécu encore quelque temps; & je le comptois au nombre des objets de la course que je projettois à Potsdam. Mais outre que la mort étant survenue brusquement, il y auroit eu mauvaise grace à se tourner subitement de son côté, les influences subalternes ont tout-à-fait disparu dans ces premiers tems. Le nommé Chapuis, homme qui n'est pas sans esprit & sans adresse, né dans la Suisse Françoisse, gouverneur du fils naturel du Roi, & le bien-aimé de Madame Rietz; ce Chapuis qui paroissoit intéressant à connoître sous plusieurs rapports, & duquel en conséquence je me suis approché sous des prétextes purement littéraires; ce Chapuis n'a lui-même aucun point de contact en ce moment. Courir après ces gens-là, dans cette occurrence, ce seroit se rendre suspect sans utilité. Je vous avois dit, au retour de Rheinsberg, numéro XI: „ J'ai reçu une foule de commu-

„ nications qui se développeront à fur & à
 „ mesure du besoin. „ L'avènement au trône
 a reculé ce moment. Ce n'est qu'au sein de
 l'hiver & du carnaval qu'on pourra frapper à
 ces portes dérobées avec utilité & sans danger.

En général, ce sont là plutôt des ressorts
 d'espionnage que des moyens d'influer. Ces
 gens-là ne pourront jamais rien sur le système
 extérieur politique, ou la Puissance prus-
 sienne est finie. Il ne faut pas calculer ce pays-
 ci d'après le nôtre; il ne s'y trouve pas la
 même marche, ni pour les sottises, ni pour
 leurs compensations; & comme en général
 l'homme est à un certain point ce qu'il a be-
 soin d'être, le Roi de Prusse sera sage dans sa
 politique extérieure.

Tout ceci ne m'empêche pas de penser qu'il
 ne faille extrêmement surveiller une coalition
 de la Prusse & de l'Autriche; car ce système
 aussi peut se défendre; il est même le plus hâ-
 tif & le plus brillant, & le prince Henri n'en
 seroit peut-être pas si éloigné qu'il le croit
 lui-même à la moindre lueur d'espérance.
 Mais je ne vois pas jusqu'ici le plus léger pré-
 texte à soupçon; cependant je sonderai de
 près, à mon retour à Berlin, ce qui a pu y
 donner lieu. On peut bien croire que je ne
 m'endormirai pas sur cet objet, moi qui, de-
 puis quatre ans, ai publié dans un livre im-
 primé mes craintes de ce genre, & qui n'ai
 commencé l'envoi des tables statistiques par
 l'Autriche, que pour vous donner à considé-
 rer attentivement l'immense base de puissance
 que possède l'Empereur, dont je ne saurois
 jamais regarder l'alliance avec nous que com-
 me le chef-d'œuvre de l'habileté de M. de
 Kaunitz, & le type de notre légèreté indélé-
 cible. Au reste, on s'exagère ailleurs peut-être

la puissance de l'Empereur autant que nous la diminuons; mais cela même est une raison qui pourroit porter à préférer au périlleux honneur d'être le champion de la liberté germanique, le profit facile & décevant d'en partager les dépouilles: & voilà pourquoi *voir venir* me paroît moins de faison qu'il ne l'a été; car il est probable que le Roi de Prusse une fois engagé ne se dévoyeroit pas; sa probité personnelle & sa haine pour l'Empereur, jointes à l'antipathie des deux nations, & à l'opinion universelle, qui fait regarder le chef de l'Empire comme un Prince sans foi, paroissent du moins le garantir.

Certainement votre idée de Brunswick est lumineuse, & je n'épargnerai rien au monde pour la faire réussir. Mais l'homme est bien circonspect, Hertzberg bien véhément, & la crise bien urgente.

J'ai causé avec plusieurs Anglois qui reviennent des revues de l'Empereur; il s'y est montré très-affable & très-parleur, & il a surtout distingué un officier François, qui a fait le voyage à cheval pour ne pas laisser échapper sur sa route une seule position militaire. En général les troupes Autrichiennes manœuvrent bien par compagnie, passablement même par régiment; mais, lorsqu'elles sont rassemblées, elles ont une infériorité prodigieuse sur l'armée Prussienne: on est unanime sur ce point. Elles n'ont pas su garder leurs distances, pas même en défilant devant l'Empereur. Ce premier pivot de toute tactique leur est étranger, tandis que les Prussiens ont tellement l'habitude & la religion d'observer leurs distances, qu'il est inoui de les y voir manquer. On attribue l'infériorité de l'armée Autrichienne sur la Prussienne, 1°. à ce qu'il y a

dans son armée trop peu d'officiers & de bas-officiers en comparaison du nombre des soldats; 2^o. à ce que, par une économie tout-à-fait anti-militaire, l'Empereur, dont les compagnies sont à deux cents factionnaires, garde à peine cinquante ou soixante hommes sous les armes, & renvoie les autres chez eux, même malgré eux; de sorte que les trois quarts ne sont jamais exercés; 3^o. à ce que les troupes sont dispersées, morcelées par très-petits détachemens, & ne manœuvrent jamais ensemble que dans les camps, où se font même les exercices de détail; 4^o. à la très-inférieure espece des officiers. Les capitaines sont l'ame de l'armée Prussienne; ils sont la partie honteuse de l'armée Autrichienne, &c. En général l'on prétend que le sort d'une guerre entre les deux nations, à généraux seulement égaux, est peu problématique, & doit presque certainement être favorable aux Prussiens dans la première campagne: or l'égalité de généraux n'existe pas. Laudhon, quoique vigoureux encore, ne peut pas durer longtemps; & d'ailleurs il a souvent dit qu'il ne commanderait jamais une armée qu'à quatre cents milles de l'Empereur. Lasçi, qui a toute la confiance de ce prince, & qui s'est rendu, dit-on, singulièrement nécessaire par la complication de la machine militaire, est d'une habileté douteuse. Personne dans cette armée ne peut lutter contre le duc de Brunswick, pas même contre Kalkreuth ou Mölendorff.

Des gens revenus assez rapidement de la Russie, assurent que l'Impératrice est bien, & que Ermenow l'a consolée de ses longues douleurs sur la mort de Lanskoï. On dit aussi que Bedborotko gagne du terrain sur Potemkin, & je fais plus qu'en douter.

Je ne crois pas à la facilité de deviner les chiffres à la cinquième dépêche; je pense qu'en général ils sont plutôt surpris que devinés. La voie par laquelle ils le sont communément, est la communication officielle des pièces qu'une cour fait passer à une autre, & que le ministre a quelquefois la mal-adresse d'envoyer sous son chiffre ordinaire à jour connu. Je n'ai pas à craindre cet écueil. En général cependant il faudroit avoir beaucoup de chiffres, & je vous prie de ne pas négliger l'occasion de m'en envoyer de nouveaux & de plus complets.

LETTRE XXVIII.

Dresde, 24 Septembre 1786.

VOTRE lettre du 4 septembre que, par mégarde, vos secrétaires ont datée du 4 août, est venue me chercher ici assez tard, & je me hâte de répondre, sans renseignemens écrits, & seulement de mémoire, dans la feuille ci-jointe, aux points principaux. Au reste, j'y avois répondu d'avance, & je ne crois avoir rien laissé échapper, du moins de ce qui étoit à ma portée; & je ne suis pas à me repentir d'avoir trop sacrifié aux égards & aux probabilités, lors de la mort du Roi. J'aurois eu, si j'eusse suivi mon plan, l'avance de quatre jours sur tous les courriers diplomatiques; mais je vous le demande, la conduite de notre légation a-t-elle été susceptible d'être devinée? Il en est des détails de la mort, comme de la nouvelle; je n'ai pas pu croire que, n'étant plus un secret & devenant si faciles à scruter & à décrire, on vous en laissât chommer. Je l'ai pensé d'autant moins que certains ministres, & en